

La 35me D.I. au combat 1939-1945 [fin]

Autor(en): **Rolland, Henri de**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **93 (1948)**

Heft 3

PDF erstellt am: **29.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-342366>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

La 35^{me} D.I. au combat

1939-1940

(Suite et fin.)

II^e PARTIE

LA BATAILLE

I. Au Nord de l'Argonne

Et le 10 mai, l'ouragan se déchaîne. La guerre, la vraie guerre, la *Blitzkrieg* commence. Dès le matin, les masses allemandes se jettent à l'assaut de la Hollande, de la Belgique, du Luxembourg. Dans les airs, des escadres d'avions survolent ces territoires, bombardent les gares, les terrains d'aviation, les voies ferrées, les routes et parachutent des unités sur les arrières de la défense.

Trois jours après, le raz de marrée atteint la Meuse, submerge Dinant, Sedan, dépasse le fleuve. Les Panzerdivisionen foncent droit devant elles, ne trouvant pour s'opposer à leur irruption que « 40 bataillons de chars éparpillés à rai-

ABRÉVIATIONS

C.I.D.	=	centre d'instruction divisionnaire.
B.D.A.C.	=	batterie défense antichars.
B.I.L.A.	=	bataillon infanterie légère d'Afrique.
D.I.N.A.	=	division d'infanterie Nord-Africaine.
D.I.M.	=	division d'infanterie motorisée.
R.I.C.	=	régiment d'infanterie coloniale.
P.A.D.	=	parc d'artillerie divisionnaire.

son de 3 ou 4 par armée, de la mer du Nord à la Suisse, et 3 divisions cuirassées de formation récente, à peine instruites »¹. Les divisions de la II^e armée sont bousculées, les II^e et IX^e armées séparées, et déjà 7 Panzer poussent sur Mézières.

Le lendemain, la retraite de la IX^e armée se transforme en déroute, la bataille de la Meuse est perdue et, après cinq jours de campagne, la Hollande est mise hors de cause.

Le 16, Vervins est pris, les Allemands bordent l'Oise, de sa source au nord de la Fère. Entre Sambre et Aisne, la situation devient angoissante et, déjà, les arrières des armées du Nord se voient menacés.

Le 17, l'ennemi continue vers Bapaume, Péronne, sans rien trouver devant lui.

Le 18, il déferle en direction de la Somme et de la mer.

Le 20, il occupe Amiens et opère la rupture des armées du Nord et du Sud, mais Weygand remplace Gamelin. (Trop tard !)

La 35^e division, depuis plusieurs jours en état d'alerte, quitte précipitamment ses cantonnements de repos d'Alsace et, dans la nuit du 20 au 21, embarque ses unités à Brumath, Hochfelden, Mertzviller, Bouxviller et Wasselonne².

Le ciel est clair, mais, contrairement à nos prévisions, l'aviation allemande ne se montre ni sur les gares, ni sur les voies, et nous cheminons sans être inquiétés par Sarrebourg, Lérouville, Saint-Mihiel, Commercy, puis gagnons sur le territoire de la II^e armée, la zone de Nicey, Pierrefitte, Longchamps, Erize, Rambluzin et Benoitevaux. En cours de route et au stationnement, toutes précautions sont prises

¹ Daladier.

« Les chars, disait le règlement de 1940, ce sont des moyens d'action supplémentaires mis temporairement à la disposition de l'infanterie ».

« C'est là, dira le général Langlois, que gît tout le problème de cette guerre et de notre défaite. La France a choisi l'appui de l'infanterie, tactique *d'éparpillement* ; l'Allemagne a choisi les grandes unités indépendantes, tactique de *concentration* » que prônaient, mais en vain, dix ans plus tôt, le général Doumenc et de Gaulle.

² Quatre jours avant, le 29^e G.R. a vu fort heureusement son matériel hétéroclite et désuet remplacé. Il a touché 12 camions américains six-roues G.M.C. et 65 side Indian.

contre les attaques aériennes : les marches se font de nuit et les troupes s'installent au bivouac disséminées dans les bois.

La division est provisoirement en réserve de G.Q.G. mais, aujourd'hui comme hier, c'est le désordre, accru maintenant par le désarroi du haut commandement, qui voit tous ses plans et toutes ses prévisions bouleversés.

Le 23, le régulateur routier vient nous surprendre par ces observations : « La zone de débarquement de la division est trop au sud. Il faut la reporter vers Sainte-Menehould. Les trains non parvenus aux gares de destination seront détournés et débarqués dans la zone nouvelle (à 30 kilomètres au nord-ouest). Les éléments auto et hippo arrivés à Nicey feront mouvement dans la nuit par leurs propres moyens. Les fantassins seront transportés sur camions dès 14 heures ».

Deux régiments d'infanterie se mettent donc aussitôt en route : les 11^e et 123^e, puis, quatre heures passent et le régulateur routier reparaît avec un deuxième contre-ordre : ce n'est plus maintenant à 30 kilomètres de notre base qu'il s'agit de nous porter, mais à 70 kilomètres au nord-ouest, dans la région de Germont, Authé, Autruche, la 35^e D.I. devant être engagée aussitôt, pour rétablir la situation de la gauche de la II^e armée qui vient d'être bousculée. Une brèche est ouverte entre le canal des Ardennes et le bois de Mont-dieu tenus par le 21^e C.A. Le commandement compte sur la division pour l'obturer.

Or, à la veille de cette contre-attaque, la 35^e, dispersée, éparpillée sur une longueur de 100 kilomètres, n'est plus dans la main de son chef :

1^o Des unités d'infanterie, sans équipages et sans trains, se trouvent dans la région Authé, Autruche, Germont.

2^o Des éléments et des trains de matériel errent autour de Passavant.

3^o D'autres stagnent à Nicey, oubliées par le transporteur.

4^o L'artillerie et les convois automobiles roulent sur les routes.

5^o Enfin le 214^e R.A.D. et le P.A.D. sont en cours de transport par voie ferrée.

Malgré tout, le 21^e corps maintient ses ordres en vue d'une contre-attaque, dans la nuit du 24 au 25.

Le général Decharme intervient alors personnellement, fait valoir les dangers d'une opération engagée dans de telles conditions, les sacrifices sans profit qu'elle imposera, et obtient finalement gain de cause. La division s'installera, dès son arrivée, et *sans esprit de recul*, sur la position jalonnée par le Chesne, canal des Ardennes, bois de Sy, Oches.

L'inertie démoralisante, la défense passive où « la consigne était de faire la guerre sans avoir ni blessés, ni tués, ni prisonniers »¹ sont donc finies. Désormais il faut tenir sur place et conserver à tout prix le terrain occupé.

Le général Decharme relève immédiatement la 2^e division d'infanterie motorisée, installe son P.C. dans les bois de Briquenay et pousse en avant le 21^e R.M.V.E., le 11^e R.I. et le 123^e, encadrés à gauche par la 36^e division et à droite par la 6^e.

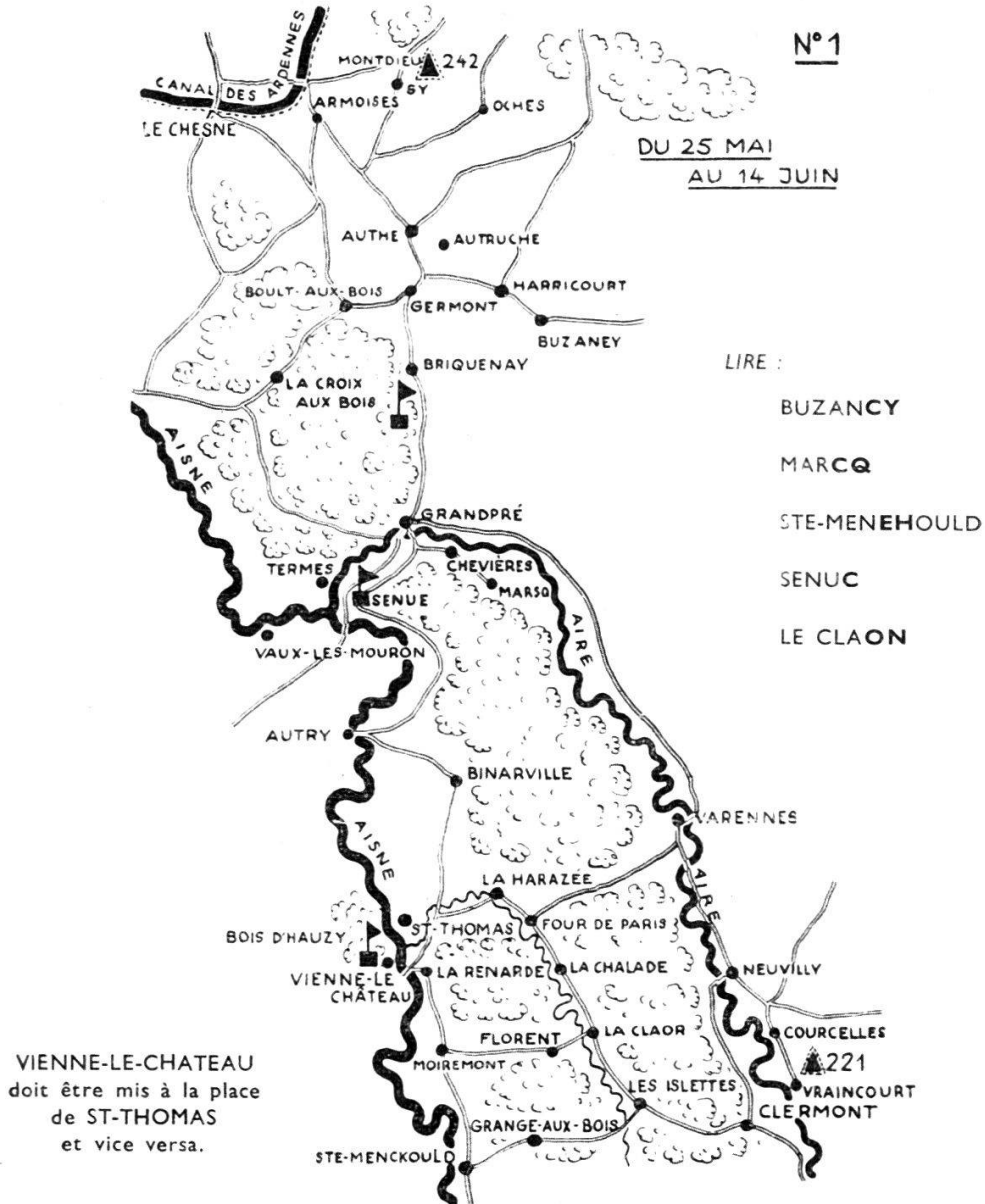
Le front à tenir est étiré sur une dizaine de kilomètres, le terrain n'est pas organisé et la seule réserve est constituée par le 29^e G.R., unité bien faible dans une situation aussi difficile.

La relève s'opère sans pertes sensibles, mais, dès le lendemain, l'ennemi déclenche des tirs violents d'artillerie sur les Armoises, le bois de Sy, la cote 242, tenus respectivement par le 21^e R.M.V.E., les 11^e et 123^e R.I., puis le feu s'apaise et l'infanterie se jette à l'assaut de nos lignes, mais sans pouvoir toutefois les entamer.

Le 26, le 29^e G.R., envoyé à la recherche d'un avion qui vient de faire un atterrissage forcé, parvient à découvrir cet

¹ Colonel Andrei.

appareil dans la région d'Authe et capture ses quatre occupants. Heureux début qui reconforte un peu nos hommes habitués à l'inertie.



Et le 27, l'attaque allemande diminue d'intensité. Seules l'artillerie et l'aviation demeurent toujours très actives et font des bombardements successifs sur nos 1^{res} lignes, sur nos positions de batteries, sur nos bivouacs et sur nos communi-

cations. Malgré tout, la 35^e parvient à organiser très rapidement le terrain et à contenir l'adversaire, grâce aux concentrations de son artillerie organisée en un groupement de 3 groupes d'appui direct (à raison d'un par sous-secteur) et un groupement d'action d'ensemble¹. Elle parvient même à faire des coups de main et des incursions profondes dans les lignes ennemies. La défensive active commence enfin. Mais l'aviation allemande est toujours maîtresse de l'air et nos hommes sont fortement impressionnés par l'absence totale d'appareils français dans le ciel². Ils le sont plus encore par la nouvelle de la reddition de l'armée belge, qui nous parvient en fin de journée. Nos armées du Nord sont dès lors encerclées.

Le 28 mai, la 35^e passe aux ordres du corps d'armée colonial.

La situation est rétablie et se stabilise quand, le 4 juin, nous apprenons avec stupeur qu'une partie de nos armées du Nord a été évacuée par Dunkerque et que tout le matériel a dû être détruit ou abandonné.

Le 5, la division reçoit en renfort le 18^e bataillon d'infanterie légère d'Afrique, mais ce bataillon, nouvelle « unité ficelles », n'a ni canons de 25, ni camionnettes, ni motos de liaisons, ni matériel de transmission, ni sacs de fusils-mitrailleurs.

Dans la soirée, la radio annonce de très fortes attaques sur la Somme et laisse pressentir l'abandon de cette ligne de défense.

¹ La 35^e, renforcée par l'artillerie de la 3^e D.I.M. et de la 3^e division cuirassée, dispose de 12 groupes.

² Le 15 janvier 1938, le général Vuillemain, commandant l'Armée de l'Air, écrivait déjà au ministre : « La situation est extrêmement grave... Je suis convaincu que si un conflit éclatait cette année, l'aviation française serait écrasée en quelques jours.

Le 10 mai 1940, nous avions 420 appareils de chasse disponible contre 1500, 75 appareils de bombardement contre 2300.

Le général Gamelin pourra très justement écrire : « L'infériorité caractérisée de notre aviation a joué un rôle essentiel dans la défaite » et il ajoute : « Mais je l'avoue, je ne croyais pas que, pour la chasse, nous en fussions réduits là ».

Et le 9, après une formidable préparation d'artillerie et d'aviation, la bataille de l'Aisne s'engage, bataille dont nous ressentons aussitôt le contre-coup. Dès le lever du jour, la 14^e D.I. et la 36^e, situées à notre gauche, sont violemment pilonnées, puis le tir gagne en étendue. Le canal des Ardenes, le bois de Sy et le village d'Authé sont à leur tour soumis à un bombardement intense et, vers 5 heures, des vagues massives de bombardiers viennent écraser nos lignes et nos arrières, suivies d'une attaque puissante d'infanterie sur tout le front de la division¹. Toutefois, « sans esprit de recul », la 35^e résiste à la tempête et maintient toutes ses positions.

II. Retraite à travers l'Argonne

Et le lendemain, le bombardement par canons et avions reprend avec la même violence. A l'extrême gauche de la 35^e, la défense est enfoncée, l'Aisne franchie, notre flanc gauche menacé de débordement.

Dans l'après-midi, le général Decharme reçoit l'ordre de préparer immédiatement son repli à 30 kilomètres au sud de l'Aire. Ce repli s'exécutera de nuit en deux bonds :

Du 10 au 11, la division gagnera la Croix-aux-Bois, Boultaux-Bois, Germont, Autruche, route Harricourt-Buzancy, sous la protection d'un rideau léger restant en place.

Du 11 au 12, elle se portera à la hauteur de Grandpré.

Hélas ! la situation générale s'aggrave d'heure en heure. Déjà l'ennemi pousse sur la Marne, Châlons est menacé et, à 21 heures, ce nouvel ordre arrive assez clair par lui-même : « Ne laisser sur les positions actuelles aucun élément retardateur. Un bataillon par R.I. couvrira l'installation ».

Grâce à un brouillard propice, la division peut se décrocher

¹ Le 8, une batterie de D.C.A. motorisée de 6 canons de 25 est arrivée dans le secteur, avec un approvisionnement du reste insuffisant. C'est la seule D.C.A. de la division. L'ordre général du 28 avril 1940 nous a donné, il est vrai, ces instructions précises : contre une ruée d'avions « ne penser qu'à continuer sa mission au mieux, le plus tôt possible, sans se laisser émouvoir ».

et gagner ses nouvelles positions, sans éveiller l'attention de l'adversaire. Seul l'encombrement des routes ralentit sa marche. Sur toutes les voies empruntées, grandes artères ou modestes chemins, c'est le reflux d'unités les plus diverses : hommes à pied, troupes montées, éléments motorisés marchant sur deux ou trois colonnes enchevêtrées dans la nuit.

Pour la 35^e D.I., comme l'a écrit le capitaine d'état-major Dufourg, « la marche au sacrifice » commence. Sous la protection du 29^e G.R. chargé de la recueillir puis de la protéger, elle battra en retraite, menacée à l'ouest comme au nord, elle battra en retraite, luttant le jour, marchant la nuit, sans repos, presque sans vivres, pour reprendre dès l'aube le combat contre des unités fraîches transportées par camions.

Le 12, encadrés à gauche par la 6^e D.I.C., qui a relevé la 36^e D.I. et, à droite, par la 6^e D.I., elle atteint le sud de l'Aire, protégée par le 29^e G.R., sur son flanc découvert à Termes, Vaux-les-Mouron et Senuc, et au nord, à Chevières et Marcq, mais déjà l'Allemand a franchi la Marne et, à l'autre extrémité du front (si l'on peut parler de front dans une situation aussi mouvante) la Basse Seine est franchie. Devant l'extrême gravité de la situation, Weygand vient, paraît-il, d'ordonner la retraite générale de nos armées.

La journée du 12 se passe sans incidents mais, dans la nuit, un nouvel ordre arrive à la 35^e D.I., prescrivant un nouveau repli sur les bois d'Hauzy, Saint-Thomas, Vienne-le-Château, Four de Paris, Varennes, repli bientôt accéléré par une note disant de « ne marquer qu'un temps d'arrêt sur la ligne prévue et de gagner Sainte-Menehould, les Islettes, Clermont en Argonne ¹.

Le 13, la 35^e est débordée par l'adversaire, qui, venant d'enfoncer le centre des armées de Champagne avec une masse de Panzer, marche sur Saint-Dizier, à 60 kilomètres au sud-ouest de la division, et pousse sur Chaumont.

¹ Tous ces noms, comme les précédents, jalonnent la marche de Dumouriez traversant « les Thermopyles de la France » à la veille de Valmy.

Elle se retire alors sur trois axes :

A gauche : 21^e R.M.V.E., 601^e batterie antichars et un groupe de 14^e R.A.D., par la route Binarville—Sainte-Menehould.

Au centre : II^e R.I., un groupe du 14^e R.A.D. par la Harazée, la Chalade, les Islettes.

A droite, le 123^e R.I., la batterie antichars du 14^e et un groupe d'artillerie de ce régiment par Varennes, Clermont-en-Argonne.

Sur ces trois axes, le 29^e G.R. a pour mission de ralentir l'adversaire, de s'opposer à ses incursions pour permettre le repli de l'infanterie et son installation sur la ligne prévue et d'établir, à gauche et à droite, les liaisons avec les divisions voisines. Pour la première fois, le groupe de reconnaissance reçoit une mission conforme à la doctrine, mais il va travailler sur un front de 14 kilomètres dans une région accidentée, couverte et coupée avec, sur son flanc gauche et sur ses arrières, un ennemi puissant et mordant.

L'infanterie, elle, va s'épuiser dans de longues étapes avec des hommes démoralisés par la supériorité écrasante de l'adversaire qui, depuis dix mois, s'affirme dans tous les domaines. Les ravitaillements réguliers sont devenus impossibles. Il va falloir vivre sur le pays et, bien souvent, les dépôts seront aux mains de l'ennemi ou détruits par des gardiens affolés. Sur les routes, le désordre va croissant. Des éléments poussés, bousculés, dispersés, talonnés au nord, à l'ouest et même maintenant à l'est, refluent sur toutes les routes, sur tous les chemins, unités de la 35^e division, de la 6^e D.I.C., du corps d'armée, de l'armée, troupes combattantes mêlées à des services, des convois, vaste cohue humaine que survolent des avions d'observation et les Stuka.

C'est au milieu de cette effroyable confusion que, le 13 au matin, la 35^e poursuit sa retraite sous la couverture du 29^e G.R.

A 8 heures, un premier bataillon atteint le Four de Paris, sans être inquiété, mais aucune liaison ne peut être établie avec le 21^e R.M.V.E. prématurément replié sur Sainte-Menehould ¹, et déjà cavaliers et cyclistes ennemis commencent à déboucher d'Autry.

A 9 h. 30, l'adversaire pousse sur la Mare-aux-Bœufs. Des renforts à pied arrivent à Autry, tandis que des unités motorisées débordant largement notre gauche progressent sur les deux rives de l'Aisne.

Vers midi, un deuxième bataillon venant de Vienne-le-Château paraît, puis, une heure plus tard, un troisième arrive du nord et se porte sans difficulté sur le Claon.

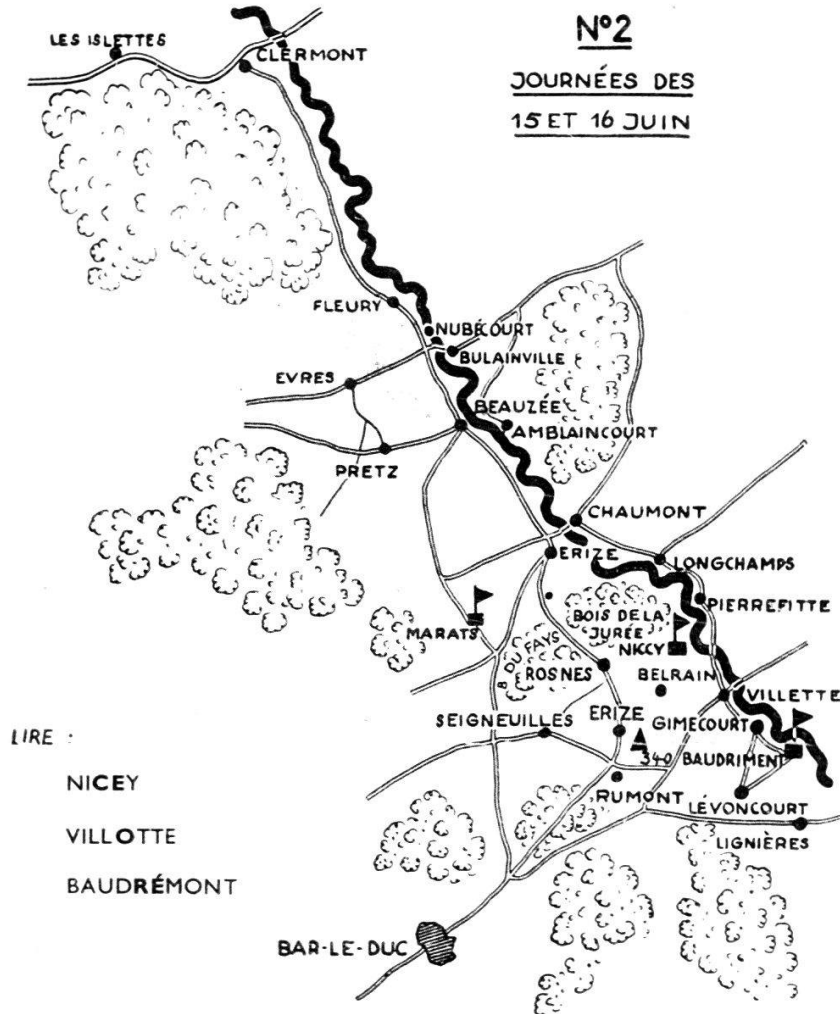
L'ennemi poursuit sa course mais peut être contenu par le G.R. replié à Vienne-le-Château. A notre gauche, hélas ! le danger croît sans cesse : la Renarde, puis Moiremont sont atteints, l'axe ouest est coupé et le groupe de reconnaissance obligé de se retirer sur Florent, Claon, Neuville, où il lutte jusqu'à 20 heures, attaqué de front et de flanc par des motocyclistes et des fantassins qui s'infiltrèrent à travers bois.

Lentement, l'infanterie épuisée continue son reflux et, à la fin du jour, atteint sa position jalonnée par Sainte-Menehould, les Islettes, Clermont-en-Argonne. Elle est sauvée et le G.R., ayant rempli sa mission, se retire sous le feu et se regroupe à Neuville. Il a perdu dans la journée : 1 officier tué, 1 sous-officier et 6 hommes tués ou blessés, 1 officier et son peloton disparus, qui, coupés et isolés dans les bois, vont lutter quatre jours avant d'être capturés sans munitions et sans vivres.

Et le 14, à l'aube, le flot allemand reprend sa marche en avant. Le 11^e R.I. lutte à la Grange-aux-Bois, aux Islettes, défendant le village maison par maison. Le 123^e, couvert par le G.R., n'est pas inquiété, mais le groupement du 29^e ins-

¹ Le 21^e R.M.V.E. doit dès le lendemain être retiré du feu et renvoyé à l'arrière pour s'y reformer. Un groupement du 18^e B.I.L.A. et du C.I.D., sans grande valeur combative, le relève. Aussi le commandement renforce-t-il la D.I. par le 21^e d'infanterie coloniale.

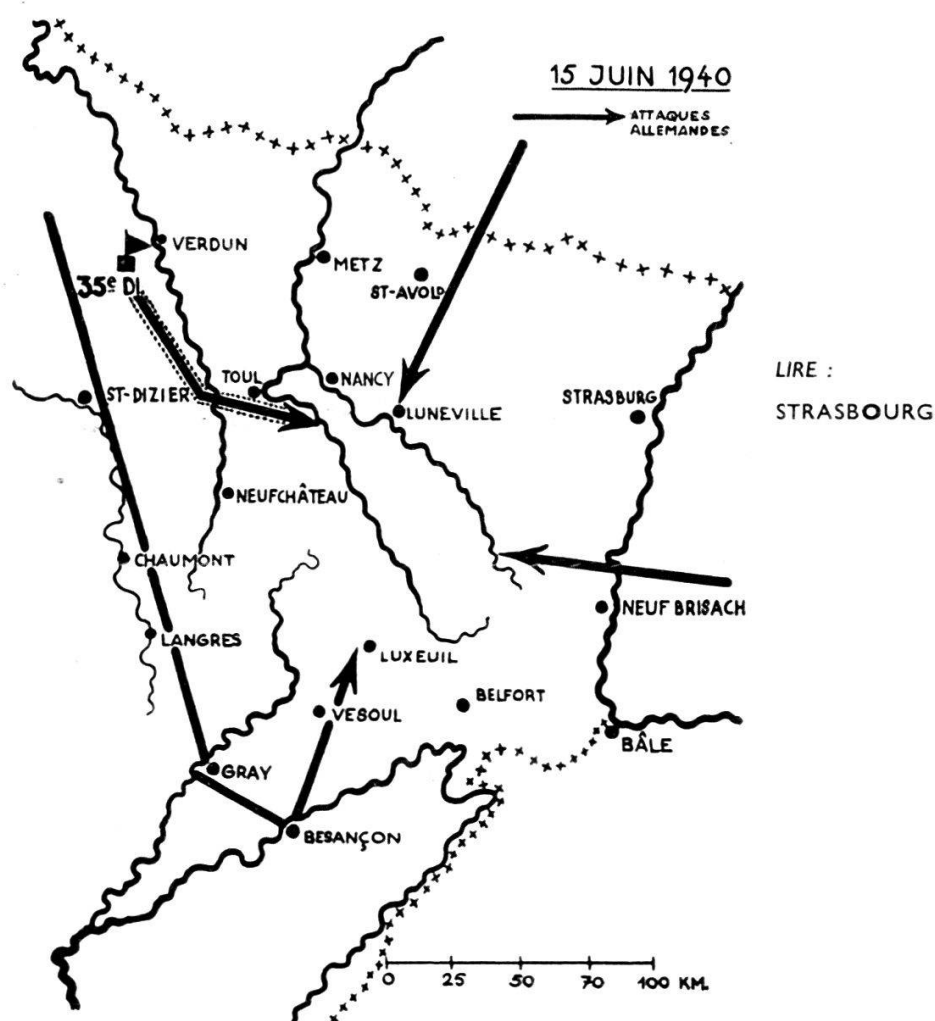
tallé à Neuville est, dès le lever du jour, accroché par des cyclistes, des motocyclistes et des auto-mitrailleuses. Blindés, mortiers et canons antichars sont aisément stoppés ou détruits par nos 25, mais les fantassins s'infiltrèrent de tous côtés, débor-



dent, enveloppent le village. Le groupement est contraint de se replier sur Courcelles, sous le feu des armes automatiques, et le G.R. regroupé s'installe défensivement sur la ligne Vraincourt, cote 221, croupes est de Courcelles, et résiste jusqu'à 21 heures sur ces positions. Du P.C. de Marats-la-Petite parvient alors un ordre de retraite et de nouveau la division se dérobe par Fleury, Nubécourt sur Chaumont.

C'est au début de cette étape que nous recevons ce coup de massue : « Les Allemands sont à Paris ! »

Le 15 au matin, la 35^e est à Chaumont, bois du Fays, bois de la Jurée, Rosnes, Erize-la-Brulée, et retrouve à Nicey son



P.C. du mois de mai, mais en quinze jours sa situation s'est singulièrement aggravée : le 21^e R.M.V.E. est désorganisé, le 11^e R.I. réduit à la moitié de son effectif ; seuls les 123^e, l'artillerie et le G.R. ont encore une valeur combattive.

En cette journée du 15, le groupe de reconnaissance, pressé au nord et débordé à l'ouest, va pendant 16 heures reprendre son action retardatrice. Jusqu'à 17 heures, il tient sur place

à Evres, Nubécourt, Bulainville, sous un feu très dense de mitrailleuses et de Minen, puis, largement débordé, exécute un premier bond aux crêtes de la route Pretz-Beauzée, nord d'Amblaincourt, et enfin un deuxième bond à la hauteur de la ferme d'Anglecourt, qu'il n'abandonnera qu'à 21 heures, pour gagner Chaumont en flammes. Mais le 15 au soir, l'ennemi aborde Dijon, une masse de Panzer pousse sur Langres, Gray, Besançon, 13 divisions attaquent entre Saint-Avold et la Sarre en direction de Lunéville, d'autres franchissent le Rhin vers Neufbrisach. L'encercllement des armées de l'Est est amorcé : 400 000 hommes risquent d'être ramassés dans ce formidable coup de filet ¹.

III. La journée tragique de Baudrémont

Le 16 au matin, la 35^e D.I. est à bout de souffle ². Seuls le 123^e, les deux régiments d'artillerie et le 29^e G.R. conservent encore une valeur pour la bataille. Le 14^e G.R.C.A. et une compagnie de chars viennent heureusement la renforcer. A sa gauche, la situation devient tragique. Comme les 14^e et 36^e D.I., la 6^e division coloniale a été enfoncée. Elle est actuellement en pleine retraite ; aussi le commandement fait-il appel à la 35^e pour sauver les restes du 21^e corps dans un suprême combat, mission de sacrifice, qui doit permettre aux unités qui se replient de franchir la Meuse. Après, mais après seulement, elle pourra gagner la région de Vaucouleurs si la route est encore libre, et se reposer « derrière un front continu constitué par des troupes fraîches ».

Seule maintenant, à la gauche de l'armée de l'Est, la division va supporter tout le poids des attaques allemandes,

¹ Le général Gamelin nous a depuis expliqué dans *Servir* : « Mon opinion a toujours été que nous ne pourrions prendre l'offensive avant deux ans environ, soit dans le cas où nous nous sommes trouvés placés : 41-42 ».

² La 35^e, coupée de la II^e Armée, est passée de nouveau au 21^e C.A. incorporé à la III^e Armée (général Condé).

qui se font chaque jour plus violentes. Elle va faire tête à la fois au nord, à l'ouest et au sud, adossée à la Meuse, qu'elle ne doit franchir sous aucun prétexte.

Le 16, le dispositif de la 35^e est le suivant : à gauche, les 14^e et 29^e G.R., au centre, le 11^e R.I. et le 18^e B.I.L.A., à droite, le 123^e; mais, dès le début de la journée, un bataillon du 123^e, fortement pressé dans les bois du Fays, est enlevé et les villages d'Erize et de Rosnes sont évacués.

Et la lutte se poursuit sur tout le front, avec la même âpreté pendant plusieurs heures. Un bataillon du 11^e R.I. et le C.I.D. sont écrasés dans Seigneulles. Longchamps un peu plus tard est abandonné et la division contrainte de se replier sur Nicey et Belrain aussitôt pilonnés par l'artillerie adverse. Toutefois, le réduit de Villotte, clé de voûte de la défense, peut être conservé grâce aux unités des 11^e et 123^e qui y sont accrochées.

Le temps passe. La pression de l'ennemi se fait de plus en plus intense. Tirs de mitrailleuses, Minen, bombardements se succèdent sans interruption sur les localités et sur les routes. Le général Decharme, qui tient en ces heures tragiques à rester au milieu de sa troupe, arrive à Baudrémont. Ce village et Gimécourt sont bientôt écrasés sous les obus, et les G.R. menacés d'enveloppement doivent se retirer d'Erize sur Lévoncourt et du Signal de Rumont (cote 349) sur Ligniè-res, Baudrémont et Menil-aux-Bois.

Il est 17 h. 30, le général commence son repli. Le 214^e R.A.D. se retire, les Allemands pénètrent dans Villotte. Tout notre système de défense risque de s'écrouler. En hâte, le 14^e R.A.D. décroche sous le feu de l'artillerie et des mitrailleuses et voit 7 de ses pièces détruites.

La nuit tombe. Les restes du 21^e corps ont franchi la Meuse. La mission de la 35^e est remplie. Après quatorze heures de combats ininterrompus, elle se replie lentement, absolument épuisée, couverte par deux bataillons d'infanterie et par les G.R.

Déjà l'ennemi arrive en larges vagues sur les crêtes, mais s'arrête, lui aussi, hors d'haleine.

A 21 heures, les deux bataillons d'arrière-garde sont passés. A leur tour, les groupes de reconnaissance gagnent la route Sampigny—Commercy que les Allemands n'ont pas encore atteinte et se portent en direction de Void.

IV. Entre Meuse et Moselle

Le 17, au lever du jour, les débris de la 35^e sont regroupés dans les bois de Vaucouleurs. Des bruits étranges et affolants parviennent de tous côtés, colportés par les réfugiés : les blindés allemands venant de Besançon foncraient vers la Suisse en direction de Pontarlier. La nasse achèverait ainsi de se fermer.

La situation générale est extrêmement grave ; celle de la division ne l'est pas moins : le 21^e R.M.V.E. est réduit à des bataillons de 400 hommes et n'a plus d'armes automatiques (!), le 11^e à 500 combattants, le 123^e a 7 compagnies ; au 18^e B.I.L.A., il reste 150 hommes, l'artillerie a perdu 8 pièces, le G.R. a subi de lourdes pertes mais possède encore 3 escadrons squelettiques, 227 hommes au total avec armes et munitions au complet, grâce aux récupérations faites aisément dans les fossés des routes (!!!).

Et c'est bien en vain que la 35^e harassée cherche « le front continu de troupes fraîches » prévu et promis. Un amalgame de divisions de toute espèce est entassé dans les bois, dans les fourrés et dans les prés, sans ordre, sans missions nettement définies. Partout, c'est un fourmillement de fantassins, d'artilleurs, de cavaliers, de sapeurs, grouillant dans une extraordinaire confusion. A 10 heures, des éléments ennemis arrivent au canal de la Marne au Rhin et le G.R. doit, de sa propre initiative, s'engager sur les ponts de Vacon, Sauvoy, Villeroy et Mauvages, où il tient jusqu'à 17 heures, sous le feu des mitrailleuses.

A 19 h. 15, au lieu du repos prévu, la 35^e reçoit un nouvel ordre de marche : elle doit aussitôt franchir la Meuse à Chalaines, pour se porter sur Blenod-les-Toul.

De nouveau, elle reprend donc la route et, dans la nuit, au milieu de colonnes circulant en tous sens, se croisant, se dépassant, se coupant, au milieu de réfugiés, de troupeaux, de camions militaires envahis par des « civils » et de voitures civiles chargées de militaires, elle s'en va vers sa nouvelle zone.

A Blenod, c'est le comble du désordre. Sur une grande place, que nous devinons dans l'obscurité, des colonnes et des convois hippomobiles ou motorisés arrivent de quatre directions différentes, et, douce ironie..., les permissionnaires attendus, dès le 10 mai, pour la bataille, nous rejoignent dans ce tourbillon d'hommes, de voitures et de bétail, à la veille de la reddition. (!!!)

Au milieu de cette cohue désemparée, des bruits d'armistice commencent à circuler, qui achèvent de ruiner le moral d'une troupe arrivée à la limite de ses forces. Immobilisés sur la place et dans les rues, les hommes dorment debout ou affalés dans des camions, sur les trottoirs, et dans les ruisseaux. Nous passons une nuit lugubre et, le 18 au matin, nous repartons dans la région d'Ochet où se trouve le P.C. de la division.

Les éléments de la 35^e sont alors éparpillés et détachés auprès de grandes unités moins éprouvées qu'elle. L'artillerie est mise à la disposition de la 6^e D.I.N.A. tandis que l'infanterie, elle, combat dans la région d'Allain et de Colombey.

Le lendemain 19, la division, coupée du 21^e corps dont le P.C. est à Sion, passe sous les ordres du général Dubuisson de la région fortifiée de Verdun et s'engage à l'ouest, comme au sud de Sélaincourt. Le général Condé projetterait, paraît-il, une percée vers le sud, mais nos hommes sont-ils encore en état de combattre ? Sont-ils même en état de marcher ?

Et le 20, la lutte se poursuit dans les bois d'Allain, d'An-

siota, à Favières et à Saulxerotte, lutte désormais sans espoir, n'ayant plus qu'un but : sauver l'honneur. Bientôt du reste cet ordre que nous attendions tous, mais qui nous accable, nous est transmis : « Le matériel et les armes devront être détruits aussitôt les munitions épuisées ».

La zone dans laquelle nous nous débattons est maintenant réduite à 4 ou 5 kilomètres d'étendue. Nous n'avons plus de vivres, les munitions s'épuisent et les blessés s'entassent au milieu des champs. L'hallali approche.

Le 21, l'armée de l'Est livre ses derniers combats à Colombey, Thorey, Bayon. Nous assistons, à la 35^e, aux derniers soubresauts d'une division qui, privée de moyens en hommes, en cadres, en matériel, a du moins, et jusqu'au bout, fait tout son devoir sous les ordres d'un chef d'une indéniable bravoure.

Mais la peau de chagrin diminue, le cercle se resserre. Au début de l'après-midi, l'ennemi bombarde Germiny, P.C. de la 35^e. Vers 17 heures, le bois de Goviller, où sont entassés les convois et les trains, est enlevé et, bientôt, la D.I. regroupée vers Thuilley, bois du Fey, apprend que le général Dubuisson a envoyé un parlementaire au général allemand Enders. Une convention vient d'être signée : « Les honneurs de la guerre nous sont paraît-il accordés (?). Les officiers conservent leurs armes. *Ils doivent rester à la tête de leur troupe et ne rien détruire (!!!)*. Nous ne sommes pas prisonniers mais devons simplement ne pas franchir les limites d'une zone qui nous est fixée ».

La nuit passe lentement dans une effroyable tristesse et, le lendemain, la radio allemande nous apprend que le général Condé est autorisé à déposer les armes.

Le 22, l'armistice est signé, Diktat qui dépasse tout ce que nous avons pu prévoir ou supposer : les deux tiers de la France sont occupés, nos côtes et nos ports livrés à l'ennemi contre l'Angleterre. 2 millions d'hommes abandonnés à l'adversaire. Notre marine est désarmée, l'intégrité même de notre territoire est en jeu. L'Alsace, la Lorraine, les Flan-

dres, sont sans doute à jamais perdues et la Tunisie, la Corse et la Savoie elles-mêmes menacées.

La France de la Marne et de Verdun, la France de Joffre, de Foch et de Clemenceau est, après quarante jours de lutte, écrasée, humiliée, déshonorée et nous n'osons pas encore, au milieu d'une telle débâcle, espérer un renversement de la situation et une revanche prochaine.

HENRI DE ROLLAND.
